

# *Un voyage aux bains de Saint Gervais*

*Retranscrit à Notre Dame Des Millières*

*En mars 2008 par*

*Abbatucci Charles René*

*Textes d'Alphonse Balleydier 1846-1847 (Musée des familles) et de P Grolier (juin 1856*

*Musée des Familles) page 257*



*Il y a quelques années, à la suite de longs travaux, je me sentis atteint d'une maladie qui n'a pas été, que je sache, observée par Hippocrate. C'était un appétit irrésistible de montagnes, une soif inextinguible de cascades.*

*Pour tenter la guérison de cette affection non décrite, je m'ordonnais les eaux de Saint-Gervais, comme étant celles où ces deux ingrédients se rencontrent en plus grande quantité.*

*Assez vieux pour apprécier toutes les douceurs du chemin des écoliers, je ne manquais pas de le prendre, et je traversais la moitié de la France.*

*Un jour enfin, sur la route de Lyon à Chambéry, à force d'interroger l'horizon, nous vîmes s'élever au loin quelques crêtes bleuâtres, et nous arrivâmes, assez fatigués déjà fort affamés, dans la vilaine petite ville que l'on appelle Pont-de-Beauvoisin, sans doute par ironie. Cette ville est divisée en deux parties par un ruisseau qui forme la frontière entre la France et la Savoie, et sur lequel enjambe un pont, ridiculement vieux et bossu. Les voisins de la rive droite et ceux de la rive gauche parlent le même langage, portent le même costume, et se mêlent incessamment pour leurs plaisirs et pour leurs affaires. Pourtant, si le signal des combats était donné (comme on dit en style héroïque), ils seraient tenus de se haïr et de s'entr'égorger. Cela prouve que la guerre est une belle chose.*

*Pendant que les gendarmes français examinaient nos passeports, communiqués ensuite aux gendarmes sardes; pendant que les douaniers savoyards farfouillaient nos bagages, j'expédiais un détestable repas, où dominait déjà cette fameuse sauce aigre-douce dont se délectent les palais piémontais, comme si ce n'était pas une alliance monstrueuse que celle du sucre et du vinaigre.*

*Heureusement qu'à quelques heures de là, je rencontrai, pour me guérir de ma mauvaise humeur, un des plus beaux points de vue qui puissent s'offrir aux regards d'un voyageur mal nourri. C'était le magnifique panorama que l'on découvre du passage de Chailles, taillé dans la roche vive, par ordre de l'empereur Napoléon. Après ce défilé pittoresque, on aperçoit devant soi une longue chaîne de montagnes, et comme le soir approchait toutes ces cimes s'illuminaient de la manière la plus brillante et la plus fantastique que nous avons dépassée, s'élevait graduellement sur ceux qui nous faisaient face, jusqu'au moment où le dernier faite s'éteignit à son tour, pour laisser l'œil se reposer de toutes parts, dans la sérénité du crépuscule. Cependant une masse de rochers, sombre et gigantesque, semblait former devant nous une barrière infranchissable, et, en effet, il n'y a qu'un moyen de la traverser, c'est de s'engloutir dans une caverne, longue de trois cents mètres, que l'on a percée au cœur même de la montagne, et qui s'appelle la grotte des échelles. Pendant le passage de cette grotte, je m'avisais de suivre à pied la diligence; mais bientôt je la perdis de vue dans les ténèbres; je restais seul, en arrière, clapotant dans une boue gluante, recevant de temps en temps sur la tête quelques filets d'eau, qui suintaient le long de la voûte; supposant sous mes pieds, tous les pièges d'un marécage; rêvant sur ma tête, toutes les épées de Damoclès imaginables; et m'écriant à chaque minute :*

*C'est beaucoup trop pittoresque !*

*Au sortir de la voûte, on se trouve entre deux murailles de roc, puis on descend pendant plus de deux heures, et l'on comprend alors quelle est la hauteur de ces montagnes, surtout quand on songe que la grotte est encore bien loin de leur sommet.*

*A Chambéry, je n'ai rien vu qui mérite d'être noté, si ce n'est l'absence d'industrie des habitants. Quoi que vous trouviez chez eux, soyez sûr que cela vient de Paris en vérité, cette pauvre capitale a manqué sa vocation; elle était née pour former le chef-lieu d'un de nos départements. J'y ai seulement remarqué une habitude assez singulière. A Chambéry, on achète un appartement comme nous achetons une maison. Ainsi, pour dix, vingt ou trente mille francs, on aura à tout jamais la propriété de tel étage dans tel hôtel. Comment cette propriété indivise peut-elle être entretenue? Je ne le comprends pas trop. Comment un seul portier peut-il suffire à plusieurs propriétaires? Je le*

*comprends encore moins. Il est vrai que comme il n'y a point de portiers, la difficulté que je soulève là paraît plutôt théorique que pratique.*

*A quatre lieues de Chambéry, à une demi-lieue du lac du Bourget, s'élève la ville d'Aix, renommée pour ses sources chaudes et pour ses plaisirs non moins bouillants. Un casino splendide, d'où l'on aperçoit le lac et la dent du chat, vient d'y être construit. Là s'étalent, sur les banquettes de bal, les toilettes recherchées et les cols goitreux des dames de Chambéry et des environs ; là fleurit comme dans une serre, la passion où plutôt la rage du jeu. Souvent on voit les joueurs acharnés rester jusqu'à l'aurore autour des tapis vert, et ne quitter le casino que pour s'aller jeter, non point sur leur lit, mais dans leur bain.*

*La diligence de Chambéry à Genève, passant par Aix, et par Annecy me laissa dans cette dernière ville. Après quelques heures d'une route charmante. C'est à Annecy qu'a eu lieu un duel célèbre entre deux touristes britanniques, qui avaient besoin d'échanger quelques balles pour se connaître et s'apprécier. Voici le fait dans la maison croisée de chalet, où s'arrêtent les diligences et où se prennent toutes les voitures, deux gentlemen, récemment échappés d'Oxford, marchandaient, chacun pour soi une calèche de montagnes, c'est à dire, un de ces ustensiles à quatre roues, où l'on monte par un côté et où on l'on est enveloppé, par les trois autres, de rideaux de cuir fort malpropres. Les deux Oxfordiens trouvaient que le prix du véhicule n'était point cheap enough, mais tous les deux aurait cru indécent et compromettant de s'adresser la parole sans introduction, afin d'exécuter leur voyage à frais commun. Cependant comme leur Murray les obligeait également à faire le tour du lac d'Annecy, tous deux conclurent un marché, et le plus diligent étant parti par la droite, l'autre fit un signe à son conducteur de le mener par la gauche ; puis ils accomplirent leur pèlerinage en l'accompagnant, par forme de litanies, de cet 'aoh! Modulé, si chère à la vieille Angleterre. A moitié chemin, ils se croisèrent, sans se saluer, bien entendu ; mais enfin, revenus à la table d'hôte, ils y trouvèrent un troisième anglais (L'anglais abonde dans ces parages), qui les connaissait tous les deux et qui les introduisit l'un à l'autre; Malheureusement l'un de nos englishmen, pris d'un accès de loquacité inaccoutumée, s'avisa de dire à son confrère*

*How beautiful these blue waters! (Que cette eau bleue est belle!)*

*Cette eau? Reprit l'autre. Il n'y a point d'eau; mais ces jardins et ces roses trémières sont vraiment admirables.*

*Des jardins? Des roses trémières? Ou diable avez-vous vu cela?*

*Tout le long de la route sir,*

*Vous vous moquez, sir. C'est une plaisanterie très mauvaise, et je ne l'a souffrirai pas, sir.*

*On avait bu du vin rouge du beaujolais, puis du vin blanc de Seyssel, de sorte que la discussion s'échauffa. Après avoir inutilement crié, on jugea judicieusement que le seul moyen d'éclaircir l'affaire était de se loger un peu de plomb dans la cervelle; et comme les bonnes résolutions ne doivent jamais être remises au lendemain, on y procéda immédiatement. Heureusement que le vin et la discussion avaient singulièrement agités les nerfs des parties belligérantes, de sorte que l'un de nos gentlemen en fut quitte pour un sillon d'une lignée de profondeur sur la peau du crâne, l'autre pour un séton dans le bras droit. Cela fait, il devenait facile de s'expliquer, et l'on reconnut alors que chaque touriste, assis de côté ayant toujours regardé devant soi, par l'unique ouverture du véhicule, l'un deux n'avait vu que le côté intérieur de la route, c'est-à-dire celui du lac l'autre, que le côté extérieur, c'est-à-dire celui des montagnes. Hélas! Que de touristes anglais dans ce monde!*

*D'Annecy à Bonneville, la route devient de plus en plus intéressante. Les montagnes s'élèvent par gradins cultivés, jusqu'à ces longues murailles perpendiculaires, tourmentées, déchirées, surmontées de pitons ou d'aiguilles, qui donnent aux Alpes une physionomie particulière. Quelquefois le bas de la montagne est abrupte; ensuite viennent des pentes plus douces, sur lesquelles s'étendent des champs de blé en longues bandes jaunâtres quasiment horizontales ; plus haut, reparaissent les pentes rapides, les gazons, les sapins, et enfin la muraille de calcaire ou de granit, lorsque la montagne n'atteint pas la limite des neiges éternelles. Du reste, quand l'air est lucide, tout cela s'étage si bien qu'on n'en comprend pas l'altitude démesurée, et qu'on croirait volontiers voir un de nos coteaux, un peu déplumé vers le sommet*

*J'étais dans le coupé de la diligence avec un savoyard, ou savoisien, lequel me parlait des montagnes.*

*Ces taches d'un vert foncé, là-haut, qu'est-ce que c'est? Lui disais-je*

*Ce sont des forêts de sapins.*

*Et ces bandes d'un vert plus clair?*

*C'est de l'herbe*

*Ab! Ab! Ce sont apparemment des chamois qui la broutent, car ces bestiaux ne peuvent pas arriver jusque-là.*

*- Pardonnez-moi il y a des troupeaux de vaches.*

*- Ab! Fis-je comme le bourgeois de Fontenelle; c'est étonnant, je n'en ai pas vu.*

*Le savoisien eut la politesse de ne pas me rire au nez. Il se contenta de m'expliquer que si les vaches étaient grosses comme l'église Notre Dame, on aurait encore de la peine à les apercevoir de la route et comme preuve, auprès de ces bandes jaunâtres, qui représentaient les champs de blé, il me fit remarquer un village et une église que j'eus beaucoup de peine à identifier. Cette petite leçon augmenta singulièrement mon respect pour les Alpes. J'avais entendu dire, comme tout le monde, combien on est trompé sur les distances, dans les pays montagneux; mais là, comme dans bien des choses de la vie, il n'y a qu'une expérience personnelle qui puisse nous convaincre de l'étendue de nos erreurs.*

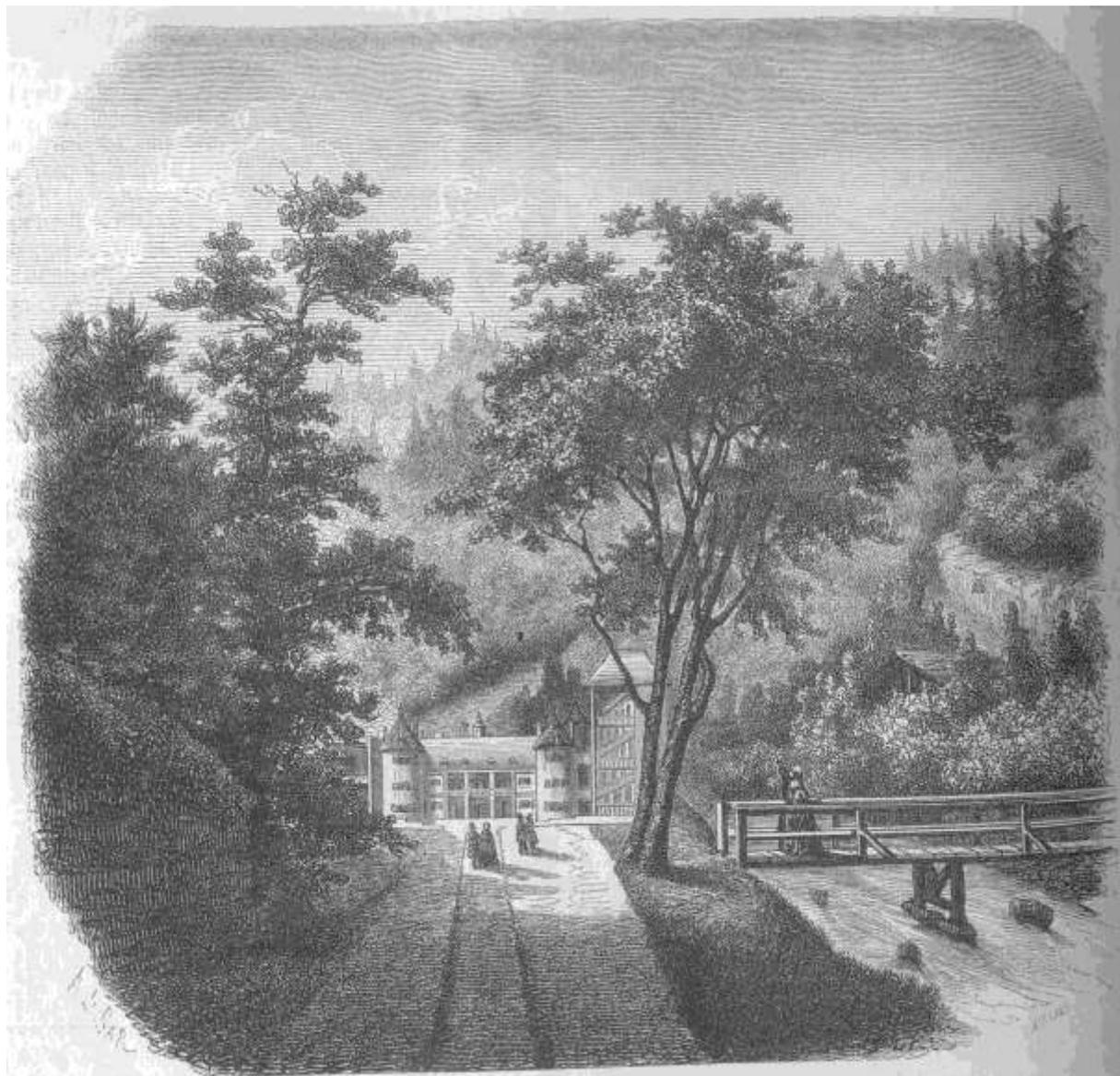
*On raconte à ce sujet l'histoire d'un capucin qui, se trouvant à Saint Paul, c'est-à-dire à trois lieues du lac de Genève, disaient aux personnes qui l'entouraient:*

*-Attendez-moi un peu: le temps de dire un Pater et un Ave; je vais me laver les pieds dans le lac; On eut beaucoup de peine à lui faire entendre que le temps de dire une grand-messe ne lui aurait pas suffi.*

*Bonneville, bâtie sur le bord de l'Arve, au lit plat et caillouteux; Bonneville, surmontée par le môle, énorme pain de sucre couvert de pâturages; Bonneville, dont les maisons ressemblent déjà à ce que l'on appelle chez nous des chalets; Bonneville suffirait à amuser un parisien pendant huit jours, s'il ne se trouvait pas si proche des vallées de Maglans, de Sallanches et de Chamonix.*

*C'est l'Arve qui a ouvert une communication entre toutes ces vallées, et pour y pénétrer, on a soin de suivre son cours. La route serpente avec lui, le côtoyant dans les endroits resserrés, mais s'éloignant de son lit aussitôt qu'elle le peut, car il est assez mauvais coucheur. Cependant, en adoptant l'excellent système des trains articulés de monsieur Arnoux, je suis convaincu qu'on pourrait établir sur ses rives un chemin de fer peu coûteux. On irait alors de Genève à Chamonix en quelques heures, et l'on pourrait s'arrêter à Bonneville, à Cluses, à Sallanches, à Saint-Gervais, à Chède, pour admirer à loisir les environs. On rendrait ainsi la vue du Mont-Blanc*

*accessible à tout le monde, et l'on enrichirait ces contrées, encore un peu sauvage. Certaines gens prétendent que les horribles beautés des*



*glaciers perdraient tout leur charme, en perdant une partie des difficultés qui les entourent: je ne saurais comprendre cela. Ce qui est beau par soi-même; et je ne crois pas qu'on augmentât le prix de la Vénus de Milo, en se logeant dans la lanterne du Panthéon. En tout cas, les amateurs de difficultés pourraient toujours se délecter à escalader le Mont-Blanc.*

*Le premier étranglement de montagnes que l'on rencontre après Bonneville est celui de Cluses, dont le nom, signifie clôture. Là, s'ouvre la vallée de Maglans. Large d'un kilomètre, en moyenne, sur une longueur de quatre lieues. Des deux côtés s'élèvent presque perpendiculairement des masses calcaires, dont les couches, inclinées en divers sens et souvent dégradées, présentent des aspects sauvages du plus grand effet. Des chalets, des cascades, des grottes complètent cette décoration merveilleuse.*

*A Saint-Martin, nouveau rétrécissement, au sortir duquel on se trouve dans la vallée de Sallanches. Celle-ci étale ses jardins cultivés sur une surface plane de plusieurs lieues dans tous les sens; mais elle est entourée de montagnes si prodigieuses que, de toutes ses parties, l'œil jouit à la fois des effets pittoresques des vallées étroites et du grandiose des plaines étendues. Les trois aiguilles granitiques de Warens, hautes de 7200 pieds, et les dômes neigeux du Mont-Blanc forment les traits les plus caractéristiques de ce tableau.*

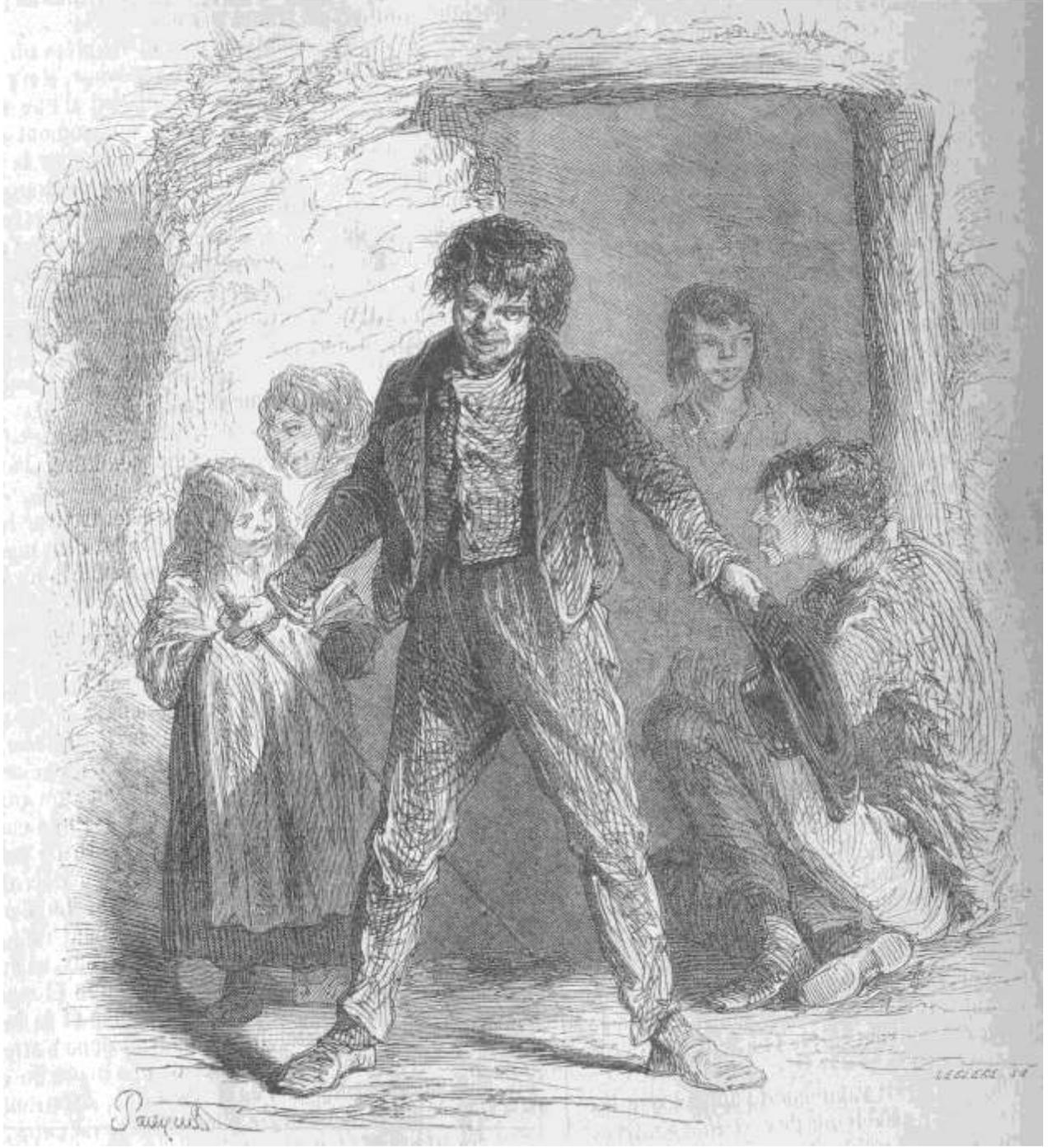
*Un peu au-delà de la gorge boisée ou se cachent les bains de Saint-Gervais, la vallée de Sallanches se termine par un défilé, obstrué d'énormes blocs de granit. L'Arve bondit de l'un à l'autre, comme fait l'eau moisie de la cascade de Saint-Cloud. Mais ici, c'est la nature toute puissante qui a disposé les gradins : cette chute, ou plutôt ces chutes, blanchissantes d'écumes, sont véritablement admirables. Pour y arriver, il faut grimper, par mille détours à travers les quartiers de roc. Mon guide me disait en me les montrant.*

*Ces cailloux-là se détachent de la montagne, au printemps, quand il dégèle. Merci des cailloux! Il y en avait de gros comme une maison. De temps en temps, on marche dans le lit d'un ruisseau, puis on traverse un petit torrent sur une planche tremblante, que l'on tire après soi pour opérer un autre passage du même genre. Enfin on arrive au pont des chèvres, formé de solides madriers, assis sur deux rocs inébranlables, mais ayant pour garde-fou une simple perche à peine détachée; de sorte que l'étourdissement produit par le tonnerre des eaux et l'éblouissement causé par leur blanche écume mêlent à l'admiration inspirée par telle grande scène un léger sentiment de terreur, qui n'est nullement désagréable.*

*Dans cet endroit, la route a quitté le torrent, pour le retrouver dans la vallée suivante, qui est la vallée célèbre de Chamonix. C'est là que l'Arve prend sa source au pied du Mont-Blanc. Evidemment, le fond de toutes ces vallées a été jadis couvert et aplani par les eaux ; elles formaient alors autant de lacs, dont le niveau était un peu plus élevé que le lit actuel de l'Arve. Celui-ci ayant rongé peu à peu les barrages qui se trouvaient aux rétrécissements, les eaux de ces lacs se sont successivement écoulées, en formant, pour les vallées inférieures, des cataclysmes épouvantables. En attendant le chemin de fer du Mont-Blanc, et quoique la route de Genève soit fort bonne, on commence à être fatigué de rouler quand on arrive à Sallanches. Au-delà de cette ville, malgré la beauté du panorama, on cherche avec anxiété la demeure où l'on espère trouver bon souper, bon gîte et le reste;*

*Inutiles désirs! La voiture roule éternellement, sans paraître approcher des montagnes. Cependant on dépasse un faible hameau; on voit s'ouvrir sur la droite une gorge étroite et sauvage, surmontée de noirs sapins.*

*La diligence s'y engage hardiment; elle s'enfonce dans un bois taillis, dont les éclaircies laissent apercevoir un torrent couvert d'écume; on croit alors descendre vers quelque caverne d'ours ou de brigands ; mais tout d'un coup on se trouve dans un gracieux jardin, et l'on découvre devant soi l'établissement des bains de Saint-Gervais, avec ses longues galeries , ses toits aigus, ses tourelles ; avec son monde d'élégants baigneurs , de domestiques affairés, de guides, de voitures , d'âne et de mulets . Tout cela à l'air de sortir de dessous terre, au coup de baguette d'une fée*



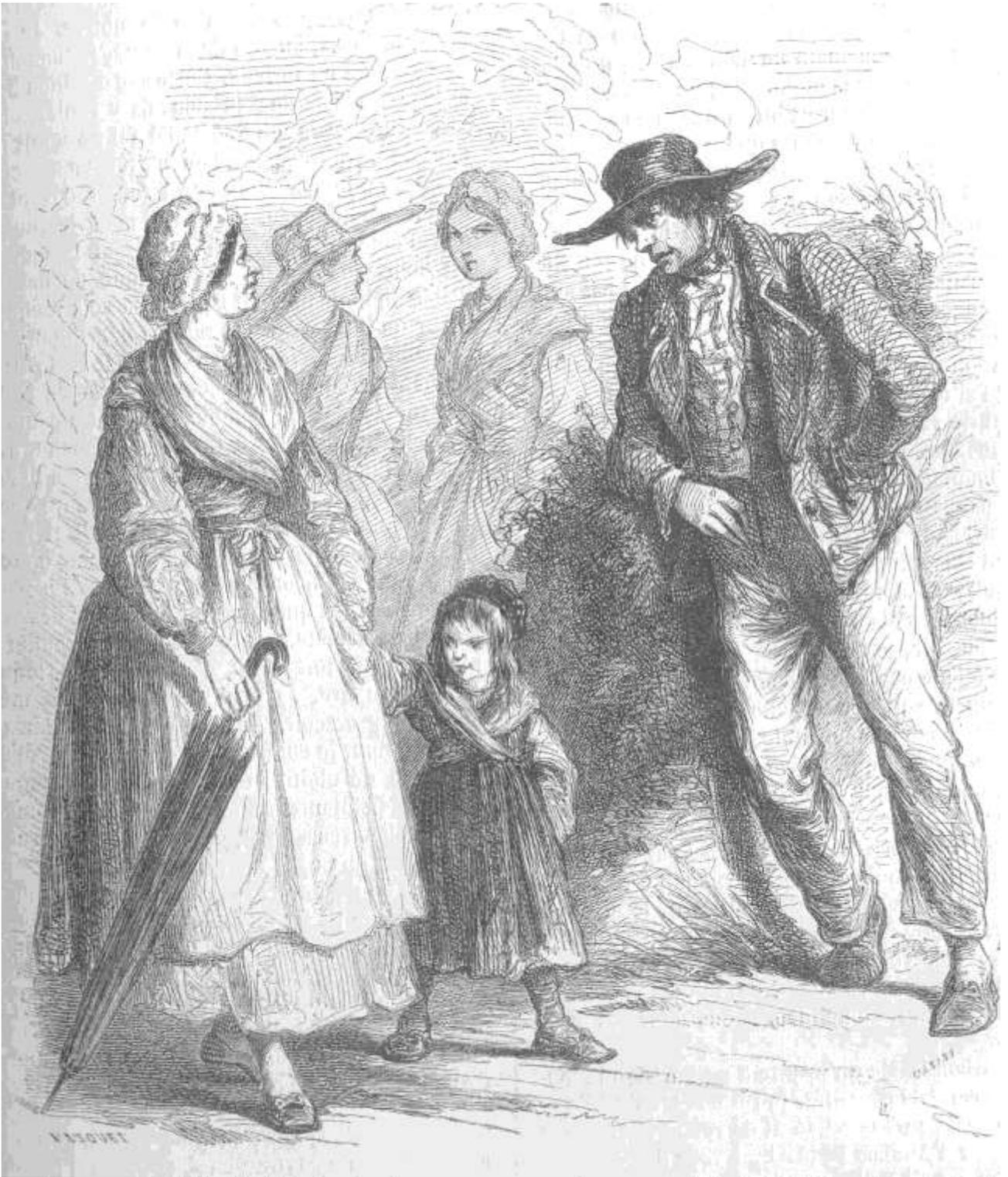
*La nymphe de Saint-Gervais ne fait pas remonter sa généalogie jusqu'aux romains; ce n'est qu'en 1806 qu'elle s'est manifesté à un paysan. Cependant ses quatre sources, par leur abondance, par la quantité et la diversité qu'elles renferment, méritent une place distinguée entre les eaux thermales du monde entier. L'une des sources est ferrugineuse ; sa température est de vingt degrés centigrade. Les trois autres sources, qui ont une température d'environ quarante degrés, sont essentiellement salines, gazeuses, sulfureuses et gélatineuses. Le sulfate de soude et de chaux, le chlorure de sodium et de magnésie, le carbonate et le bicarbonate de chaux y dominent. Elles contiennent encore plusieurs autres substances , et forment ainsi une sorte de receptaculum medicamentarium, où les maladies les plus diverses peuvent puiser la guérison Effectivement , pour employer les expressions mêmes du savant docteur J,F Payen, dans son excellente Notice sur Saint-Gervais , " ce qui constitue surtout la spécialité d'action des eaux de Saint-Gervais tient probablement à cette association de principes minéralisateurs qui semblent se tempérer l'un par l'autre , et se trouvent correspondre à l'association de causes morbides diverses , qui sont si souvent réunis chez le même sujet".*

*Pour terminer, en un mot, ce chapitre médical, et obligé, je dirai que l'établissement est dirigé par un médecin fort instruit, monsieur le docteur de Mey, et renferme toutes les ressources des bains les mieux organisés. On y mène en même temps la vie de château la plus agréable.*

*Si les vertus des eaux gervaisiennes ont droit au profond respect des malades, les beautés de la nature environnante doivent enchanter les yeux et embaumer la mémoire des touristes. De la galerie de bois où l'on se promène après boire (de l'eau chaude, s'entend), on contemple, chaque matin, les montagnes qui dominent la vallée de Sallanches et qui s'étagent au-delà de l'ouverture étroite du vallon. C'est un spectacle toujours nouveau et toujours varié suivant l'heure, la saison et l'état de l'atmosphère. Le lendemain de mon arrivée, un nuage épais s'était accroupi sur la montagne; au-dessus, le ciel était limpide; mais, à l'endroit où le nuage cessait, mes yeux distinguaient quelque chose que mon esprit ne pouvait pas admettre; c'était comme une église gothique avec son grand portail et son transept formant la croix. Je n'avais jamais vu à cette hauteur que le soleil et la lune , et il me fallut beaucoup d'attention et de réflexion pour m'assurer que cette église aérienne n'était pas autre chose que les aiguilles granitique de Warens , dépassant les vapeurs dont le reste de la montagne était enveloppé. Cette disposition des nuages est ce qui m'a fait le mieux comprendre l'altitude inouïe de ces cimes. Il y a encore un autre effet de vapeurs qui m'a paru fort curieux : C'est quand les nuages, qui se modèlent volontiers sur les formes des montagnes, prennent la même couleur que celle-ci, et paraissent les exhausser démesurément.*

*Le soir j'avais un autre spectacle; c'était l'illumination du Mont-Blanc. Je me rendais pour en jouir au pont des Fayets, et alors, par-dessus les montagnes voisines, déjà plongées dans l'ombre, et qui formaient un vigoureux repoussoir, je découvrais les neiges éternelles du glacier de Miage et de l'épaule droite du Mont-Blanc.*

*Au moment où le soleil se couche, ces croupes arrondies, d'une blancheur éblouissante, se colorent par degrés d'un rose tendre qui arrive bientôt à la chaude nuance du saumon, et qui s'enlève sur un ciel verdâtre ; mais peu à peu à mesure que le soleil s'abaisse, la coloration de la neige s'efface et est remplacée par une teinte livide, cadavéreuse, tandis que le firmament, à son tour, s'éclaire de nuances rosées. Un peu plus tard, le ciel lui-même s'éteint, et il ne reste plus que les dômes argentés, se détachant sur une voûte sombre azur. Alors paraît dans tout son éclat le chœur des étoiles, beaucoup plus brillantes et plus volumineuses que dans nos bas-fonds.*



*Plein de l'enthousiasme qu'inspire à un parisien la magnificence de semblables scènes, je résolus bientôt d'entreprendre un voyage d'ascension et de recherche, rêvant déjà la gloire de l'anglais Peacock, lorsqu'il découvrit l'évêché et l'évêque de Sallanches, le prieuré et le prieur de Chamonix. Comme lui, je me voyais cité dans tous les guides du voyageur, et j'espérais fournir aux désœuvrés de l'univers de nouveaux sujets d'étonnement et d'admiration*

*Derrière l'établissement, une courte allée s'élève en zigzag jusqu'à une petite esplanade, d'où l'on aperçoit en plein, une des plus belles cascades des Alpes. Ses eaux, toujours abondantes, se précipitent par une fissure de deux énormes rochers perpendiculaires. Un torrent montagnard, comme le Bonnant, pouvait seul imaginer de passer par là. Quand vous êtes sur cette esplanade, la chute qui gronde vous assourdit; l'écume qui tourbillonne vous éblouit. Si vous continuez à suivre le sentier, il se perd sous l'herbe humide; mais vers la droite, aussi haut que la vue peut s'étendre, se dessine un espace ouvert, qui doit être pendant l'hiver, le lit d'un torrent. Les ressauts de l'onde furieuse y ont creusé des espèces de marches, que je me hasardai à escalader avec un courage digne de me conduire aux plus grands résultats. Je n'étais point armé du bâton ferré, si utile dans les montagnes; mais en m'accrochant aux racines des buissons, quand la mousse était glissante, quand les pierres roulaient sous mes pieds, j'eus bientôt gravi une centaine de mètres. Je me retournais alors, et je vis, au bas de la pente, le Bonnant qui se tordait comme un furieux. Cette vue diminua beaucoup mon ardeur grandissante; je pouvais y rouler en compagnie assez dure, et je me demandais s'il ne serait pas plus prudent de rétrograder. Nul ne m'avait vu entreprendre cette aventure; je n'aurais donc à rougir devant personne de l'avoir abandonnée - Oui; mais je rougirais devant moi-même. Et puis d'ailleurs, tout le monde sait qu'il est plus aisé de grimper que de descendre, et ce diable de Bonnant était là, avec sa voix rauque pour m'avertir qu'il ne serait pas sain de dégringoler trop vite. On l'appelle le Bon Nant, c'est à dire le bon ruisseau, probablement parce qu'on a peur de lui. Je relevais donc la tête vers le haut de la montagne. Cette grande verte, solitaire garnie d'arbres à droite et à gauche, avait quelque chose d'innocent, et d'engageant, et qui me fit repartir avec ardeur. Cependant, à mesure que j'avançais les difficultés de la route augmentaient, et le sommet du monde se reculait de plus en plus. Je marchais depuis vingt minutes, quand je me trouvais à la hauteur de deux ou trois grottes que l'on voit de la cour des bains, et qui, d'en bas, semblent inaccessibles. Un sentier bien indiqué, quoique fort étroit, y conduisait le long du rocher perpendiculaire. Je crus ne pouvoir pas me dispenser d'aller m'y asseoir. Là pendant un instant de repos et d'admiration, je contemplais à mes pieds l'établissement en forme de cloître, dans lequel je distinguais à peine quelques habitants rampant sur la terre, comme des fourmis. Malheureusement, je n'eus pas la consolation d'être aperçu par eux dans ma grandeur et mon isolement. A peu de distance des grottes, je ne sais comment, l'appeler, passait sous les sapins. C'était une assurance contre la dégringolade; toutefois les aiguilles desséchées, entassées sur le sol, étaient extrêmement glissantes, et j'étais obligé de louvoyer d'arbre en arbre. J'allais sortir de ce bois, lorsqu'à l'extrémité d'un ravin gazonné, qui semblait la seule issue possible, voilà que j'aperçois, un animal singulier, qui me fait arrêter court. Il était, couché, ramassé sur lui-même, et plus gros qu'un mouton. Son pelage était d'un brun foncé, et l'idée d'un ours me vint à l'instant même, quoique je n'eusse jamais entendu parler d'ours dans le vallon que j'avais si imprudemment quitté. Pendant que je jetais un coup d'œil en arrière (car un bon général doit toujours assurer sa retraite), pendant que je tirais de ma poche mon couteau à mouche, l'animal fit un mouvement, et j'entendis, à mon grand soulagement, retentir le son d'une clochette qu'il portait à son cou. Je m'approchais alors, et je vis cet être singulier se dresser lentement sur ses pieds de derrière, en se*

*balançant d'un air nonchalant. Pour le coup, sa taille, sa peau brune, ses mouvements d'une patte à l'autre, démontraient que j'avais affaire à un ours, mais grâce au ciel! un ours civilisé, puisqu'il portait un grelot. J'en vins à me persuader que messieurs les savoyards l'avaient placé là pour faire du pittoresque et de la couleur locale. Toutefois, je n'étais pas encore bien déterminé à avancer, lorsque l'animal lui-même se dirigea vers moi en poussant des sons inarticulés; et enfin ... enfin, hélas! Faut-il le confesser? J'avais devant les yeux un être de la même race que moi; à deux pieds, sans plumes: c'était un crétin.*

*Le malheureux était un petit, trapu, vêtu d'un pantalon et d'une veste d'étoffe grossière, faite dans la montagne avec la laine des moutons bruns, pour épargner les frais de teinture : sa tête était couverte d'un bonnet de même nature. Il s'avançait en dandinant, et me montrait de larges dents blanches, d'un air hébété, mais amical. Je lui dis bonjour avec un sentiment de véritable satisfaction, et il me répondit par un grognement fort gracieux. Sa clochette au cou m'intriguait singulièrement; mais je ne tardai pas à voir paraître sa mère, et j'appris que dans la crainte de le perdre, elle avait fait pour lui ce qu'elle faisait pour son veau le plus cher. Notez que cet enfant lui était aussi cher aussi, non seulement parce qu'il était son enfant qui a son bon et son mauvais côté, les habitants du Faucigny s'imaginent que la présence de ces innocents dans leur maison doit leur assurer la protection du ciel, de sorte qu'ils éprouvent pour eux une sorte de tendresse reconnaissante, au lieu de la répugnance que nous ne manquerions pas de ressentir. Voilà le bon côté : le mauvais c'est qu'ils ne font aucun effort pour éviter une semblable calamité dans leur famille. Du reste étant entré dans la chaumière de ma nouvelle connaissance, je trouvai que la protection du ciel se bornait pour elle à fort peu de chose, et que ce n'était guère la peine d'avoir un crétin dans sa maison. Il n'y avait pas à la cabane d'autre ouverture que la porte et la cheminée. Celle-ci était surmontée d'une planche mobile, qui servait à la fermer à volonté, suivant l'usage économique du pays. Quant au mobilier, il n'avait certes pas coûté autant d'argent que la niche d'une levrette du quartier de Bréda.*

*Le lendemain, a déjeuné, lorsque je parlai de ma grande ascension et des dangers que j'avais courus, on m'apprit que les petites paysannes des environs passaient tous les jours par le chemin que j'avais pris, portant sur leur tête des fruits ou du fromage. Quant au crétin dont je parlais avec étonnement, mon voisin de table, monsieur le docteur Grange, m'offrit de m'en faire voir autant que je voudrais, car il était venu là précisément pour continuer ses savantes recherches sur le goitre et sur le crétinisme, qui est, suivant lui, la conséquence héréditaire (1)*

*Depuis longtemps on avait vaguement supposé que les goitres dont sont affligés les habitants de certaines contrées tenaient à la nature des eaux qui leur servaient de boisson. Le docteur Grange eut l'heureuse idée de faire, dans chaque pays, des cartes géographiques du goitre, comparés à la carte géologique des mêmes localités, et aux analyses chimiques des eaux et des aliments. Il reconnut ainsi que le goitre et le crétinisme étaient endémiques sur les terrains magnésiens, et que les eaux potables des pays à goitre contenaient des sels de magnésie dissous (Sulfates, chlorures ou carbonates). Afin de démontrer expérimentalement la justesse de ce système, un courageux savant de Paris.*

*(1) Le crétin gai dont nous donnons le portrait à nos lecteurs habite le village de Saint-Gervais, où le crétinisme est fort rare. C'est l'idiot le meilleur, le plus farceur, le plus heureux, le plus civilisé que l'on puisse imaginer, M, T ..., se donna un goitre en faisant usage pendant quatorze mois de magnésie, à la dose d'un gramme par jour. La cause de cette hideuse maladie étant connue, ne pourra-t-on pas un jour en*

débarrasser notre espèce? Rien de plus facile, rien de plus facile, dit monsieur Grange. On guérira les goitreux sans qu'il sans doute. En Savoie, notamment, où le gouvernement a le monopole du sel, il pourrait iodurer à un dix-millièmes tout le sel qui se mange dans le pays à goitre et à crétins, et obtenir ainsi une guérison générale, moyennant une dépense de quelques milliers de francs par an

Dans les régions montagneuses et reculées où se trouvent les goitreux en plus grande abondance, il n'y a guère que les membres du clergé qui jouissent d'une certaine culture. C'est donc uniquement avec le concours du clergé qu'il est possible d'étudier la maladie et d'appliquer les moyens de guérison. Monsieur Grange ayant communiqué ses philanthropiques idées à divers membres de l'épiscopat de Savoie, a trouvé auprès d'eux l'appui le plus éclairé. En effet, monseigneur rendu, évêque d'Annecy et monseigneur Vibert de Saint Jean de Maurienne, sont des savants remarquables. Monseigneur Alexis Billet, Archevêque de Chambéry, a fait lui-même d'excellents travaux physiques, de géographie, de géologie et de statistique médicale.

C'est dans un village entre Sallanches et Saint-Gervais que monsieur Grange me proposa de me conduire. J'acceptai avec empressement

Le lendemain, nous allâmes en effet trouver le curé de ce village, et nous fûmes menés par lui dans une chaumière d'assez bonne apparence. Nous y vîmes un déplorable spectacle. c'étaient sept à huit enfants, tous crétins ou en train de le devenir. Leur mère, femme d'une quarantaine d'années, vêtue proprement, était assez bien constituée. Elle nous présenta d'abord son fils aîné garçon de dix-huit à vingt ans, arrêté dans sa croissance, à la taille d'un enfant de douze; la tête grosse, l'air hébété, la langue paralysée, le cynisme d'un animal apprivoisé. Puis venait une jeune fille de seize ou dix-sept ans, ayant encore quelque chose d'humain; une certaine timidité, la faculté de dire un petit nombre de paroles. Les autres enfants à mesure que leur âge décroissait, montraient une plus grande intelligence. Le dernier, bambin de deux ou trois ans, était charmant de figure, vif, joyeux, babillard. Ce qu'il y avait d'affreux, et ce que la mère nous expliquait avec une résignation étonnante, c'est que ses enfants perdaient l'intelligence et la beauté à mesure qu'ils vieillissaient. Elle devait donc s'attendre à ce que son dernier chérubin devint une masse de chair imbécile, comme son aîné. Je sortis de là, épouvanté et navré. Qu'était la douleur de Niobé auprès de cette douleur? Heureusement que le curé surveillait la malheureuse famille, et j'aime à croire, que, sous la direction de monsieur Grange il aura fait prendre à tous ses membres le remède souverain, l'iode, avec assez de persévérance pour sauver au moins ceux qui n'étaient point encore irrévocablement frappés.

Ce bon curé nous racontait qu'il était bien embarrassé avec quelques-uns de ses paroissiens atteints de crétinisme, mais qui pourtant conservent une certaine intelligence, et qui, en définitive, sont majeurs, citoyens et chrétiens. Souvent ils veulent se marier, et comme ils ne peuvent trouver que des femmes de leur espèce, on comprend quels illustres rejetons doivent sortir d'une union si bien assortie. Notre curé déplorait un semblable résultat; mais comment l'empêcher? Ses devoirs religieux faisaient violence à ses idées philosophiques.

" Il y a quelque temps, nous dit-il, un de ces pauvres innocents est venu me trouver pour le marier avec une jeune fille presque idiote. J'essayais de l'en détourner, sans y réussir. Comme ses crétins ont beaucoup d'amour-propre, je m'avisais de lui dire: " Tu ferais mieux de chercher ailleurs ; cette fille - là n'est point assez belle pour toi.

" Je sais bien, répondit-il que ce n'est pas une Isabeau (il voulait dire une Jésabel), mais je la veux comme cela.

*Comment feras-tu n'as-tu pas de maison ?*

*Je la mènerais chez nous.*

*Il avait le consentement de ses parents et la fille aussi. Je fus obligé de les marier. Après la cérémonie, j'allais suivant l'usage, bénir la maison. On me fit d'abord descendre plusieurs marches au-dessous du sol, pour bénir la cuisine ; puis on me conduisit, plus bas encore dans une espèce de cave, où se trouvait une chèvre et un tas de paille. C'était la chambre nuptiale du crétin ".*

*Evidemment, il est bien difficile de régénérer une race arrivée à un tel degré de misère et d'abrutissement ; mais tous n'en sont pas là, et l'on peut espérer que grâce aux soins éclairés des autorités ecclésiastiques et médicales, le mal se trouvera bientôt circonscrit est diminué. Ce sera assurément l'un des plus beaux triomphes qu'ait jamais remportés l'esprit de charité, aidé, par la science.*

*P Grolier (juin 1856 Musée des Familles) page 257*

*Extrait du petit guide bleue (1925)*

*Le village de Saint Gervais- Les- Bains (807m), chef-lieu de canton de la commune 2192hab. Dont 398 au chef-lieu, est situé à l'entrée de la belle vallée de Montjoie, sur la rive droite du Bonnant, au milieu de vergers, sur les pentes intérieurs du Prarion. Entouré de promenades charmantes, c'est un très agréable séjour d'été une station climatique, et un centre de belles promenades et d'excursions importantes*

*Du Fayet on peut monter au village de Saint Gervais -les- Bains par le chemin de fer à crémaillère du Mont-Blanc il y a une gare PLM.*

*Celui-ci réunit tous les perfectionnements apportés jusqu'à ce jour à la locomotion électrique. Les wagons de voyageurs sont aménagés avec tout le confortable moderne; Ils ne comportent que deux classes. Chaque wagon, en plus des freins ordinaires, est muni d'un frein électrique à mâchoires qui, au moyen d'un rail central établi au milieu de la voie, permet aux trains de s'arrêter dans les fortes pentes.*

### ***Les eaux et les bains célèbres ' Les bains de Saint - Gervais***

*Situés au pied du Mont-blanc, ce géant alpestre dont la tête couronnée de neiges éternelles semble toucher les cieux, les bains de Saint-Servais sont une véritable merveille dans la féerique vallée de Sallanches, qui peut être regardée comme le vestibule de cette autre admirable vallée qui s'appelle Chamouny.*

*Découvertes depuis quelques années seulement , les eaux de Saint-Gervais possèdent aujourd'hui un vaste et magnifique hôtel, des jardins spacieux remplis de fleurs et de parfums, des bosquets touffus et pleins d'ombre et d'oiseaux , des solitudes mystérieuses, des fontaines jaillissantes , des cascades et des promenades variées à l'infini; enfin tout le confortable que les heureux de ce monde peuvent désirer. Outre ses beautés pittoresques, Saint-Gervais a d'intéressantes chroniques, de gracieuses légendes et même des contes à faire peur, pendant les soirées d'hiver, lorsque la pluie fouette les vitres du salon, et que le vent du Nord siffle dans les forêts.*

*Si vous le permettez, nous commencerons par les promenades.*

*Devant l'hôtel thermal situé magnifiquement au fond d'une gorge romantique et sauvage d'où sort avec fracas un torrent indompté, se présente l'avenue qui conduit à l'établissement Cette avenue est séparée des bosquets et des jardins par les eaux blanchâtres du Bonnant; il est impossible de voir au monde quelque chose de plus frais, de plus suave, de plus délicieux, de plus gracieusement coquet*

que ces longues allées droites ou tortueuses ombragées par des buissons de fleurs ; de plus pittoresque que ces cascades jaillissantes, ces jets d'eau qui forment l'arc en ciel lorsque le soleil se plaît à les visiter; rien n'est embaumé comme ces longues pelouses vertes où les enfants peuvent jouer sans danger sous les yeux de leurs mères : bien certainement le paradis terrestre était aux bains de Saint-Gervais avant que notre première mère eût cueilli le fruit défendu.

Ici se trouvent, à gauche la colline du zigzag; appuyés sur des sapins toujours verts, les bancs du repos, qui forment la première station; celui de la Thébàïde, cachée par des églantiers ; on arrive ensuite au salon vert, parqueté de jolies fleurs, délicieuse plate-forme où les dames se plaisent à porter leur ouvrage pour admirer, en travaillant, ce magnifique panorama qui se déroule à leurs pieds.

Là, c'est une allée solitaire, invisible pour ainsi dire, qui s'avance entre deux haies d'arbustes toujours fleuris vers un petit lac tout bleu au milieu duquel on aperçoit l'île de Robinson ; plus loin on rencontre le bosquet des soupirs, puis le bosquet du rossignol, puis le bosquet des mystères. Tout cela coupé par de frais ruisseaux, peuplé par de beaux essaims de femmes et d'enfants; et au milieu de tout cela les senteurs de printemps, les brises des fleurs et une fraîcheur éternelle. La société qu'on rencontre à Saint-Gervais est une société d'élite. La vie qu'on y mène est une vie douce et facile, qui repose l'esprit et le cœur; c'est la vie de famille avec ses joies paisibles, et non pas la vie bruyante que l'on dépense autour d'un tapis vert chargé d'or.

(Parmi les jolies légendes qu'on nous a racontées, il en est une qui nous a intéressé vivement et que nous avons aussitôt écrite. La voici')

Bien longtemps avant la révolution de 1789, il y avait dans le bois des Amerons (le bois des amoureux) une gentille fée qui avait choisi pour berceau le calice d'une rose, où la plus douce abeille avait déposé une goutte de son meilleur miel ; aussi la bonne fée était plus belle que les plus belles fleurs et plus douce que les plus doux fruits de la terre. Bien loin d'être fatale comme celle de certain mauvais esprit, son apparition présageait toujours du bonheur ; aussi l'invoquait-on au lieu de la fuir, et la recherchait-on à dix lieues à la ronde comme le bon génie de la montagne. Ses soins bienveillants s'étendaient à tout. Elle présidait aux naissances pour rendre les enfants beaux et bons, pour les recevoir convenablement sur le seuil de la vie.

Elle adoucissait les heures d'agonie de la mort par de suaves paroles, dont les émanations célestes étaient autant d'espérances pour une vie meilleure. Protectrice mystérieuse des foyers domestiques, elle conservait l'harmonie des unions matrimoniales, allumait les flambeaux de l'hyménée et veillait plus sûrement qu'une vestale romaine aux feux sacrés de la fidélité conjugale. Réconciliant les haines et changeant en amour les antipathies les plus invincibles, elle qui se réunissait chaque soir dans le creux des fours pour y boire et danser à la manière des démons.

Les plus chères préférences de la bonne fée étaient pour les jeunes filles qui ne fréquentaient jamais le bois des Amerons après le coucher du soleil.

Un jour elle les rassembla par une fraîche matinée de printemps, elle se mit à leur tête et les conduisit dans le bois défendu, où des sylphes avaient préparé des bancs de roses et de lis : là, prenant la parole, elle leur dit avec une voix ineffable : »Comme le repos du cœur est le plus précieux trésor des jeunes filles, je ferai croître des marguerites d'or et d'argent pour celles d'entre vous qui le conserveront jusqu'à leur quinzième année. Ces marguerites, fleurs des anges se trouveront d'elles-mêmes sous la main de celles qui auront satisfait à ma condition suprême, et leur

*serviront de couronnes nuptiales, car dans le courant de l'année un beau français ou un riche anglais viendra leur demander leur main »*

*Les jeunes filles répondirent à ces paroles par des remerciements et des larmes de reconnaissance Elles se sentaient le cœur si parfaitement tranquille, qu'elles se voyaient déjà toutes duchesses ou miladys.*

*La bonne fée reprit ; Maintenant suivez-moi... » Et du bois des Amerons elle les conduisit ; par de petits sentiers odorants, à un endroit solitaire, ombragé, de grands arbres qu'on voit encore, et qu'on appelle la Fontaine froide. Là, dans le tronc d'un chêne arrondi et creusé en forme de bassin, coule une eau limpide et glacée, où tout voyageur altéré peut tremper ses lèvres, ou toute jolie femme peut se mirer en passant.*

*Alors la bonne fée, détachant de ses cheveux un bandeau de perles fines, les broya dans ses mains, les réduisit en poudre, prononça quelques paroles mystérieuses, et plongea sa main droite dans l'eau, qui jaillit sous sa pression comme un bouquet de feu d'artifice. Les jeunes filles saisies d'admiration se prosternèrent à ses pieds ; mais la bonne fée les relevant aussitôt avec un regard maternel leur dit » En attendant vos fiancés, votre dot se trouvera là, car toutes celles qui passeront devant cette fontaine, ayant le cœur en paix jusqu'à l'âge de seize années révolues, seront aussi riches que moi, puisqu'il leur suffira de tremper leurs lèvres dans cette source pour voir se changer en diamants toutes les gouttes de sueur répandues sur leur front ».*

*Disant ainsi, la bonne fée disparut sur les ailes d'un beau papillon vert et blanc.*

*La jeune fille qui nous a conté cette légende, nous a dit aussi que toutes les années, elles et ses compagnes se rencontrent le 21 mars au bois des Amerons pour y chercher les marguerites d'or et d'argent ; mais elles n'en n'ont point encore trouvé. le riche anglais et le beau français ne sont point venus non plus pour les fiançailles. Enfin, la fontaine froide n'a pas donné un seul diamant.*

*A qui la faute ?... à la bonne fée, où aux jeunes filles.*

*Est-il donc réellement impossible de trouver un cœur qui n'est point encore battu à seize ans ?...*

*Ce n'est pas assurément que les brillants cavaliers manquent aux bains de Saint Gervais ; car on le voit tous les printemps, par centaines, courir la Thébaidé ou le Zigzag, et tous les automnes, chasser les cerfs, ou les daims dans les ravissants paysages- dont voici un souvenir*



*(Alphonse Balleydier 1846-1847 Musée des familles)*